L’anse des Phocéens

Luc Roubaud

L'anse des Phocéens

Requiem pour l'avocat

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08219-6

Prologue

Le rendez-vous qu'elle lui avait donné était loin de la rassurer. Devant son miroir, dans sa chambre, « Elle » finissait de s'habiller. Elle avait passé ses sous-vêtements noirs, ceux qui mettaient le plus en valeur ses formes pleines et sa peau blanche. Elle passa lentement ses mains sur ses seins, puis sur ses hanches, en frémissant, enfila sa robe moulante couleur lie de vin, chaussa ses escarpins à haut talons et descendit dans le salon.

Pour la troisième fois « Elle » regarda sa montre. Il était à peine 14 heures. S. n'allait pas tarder à arriver, elle était toujours à l'heure… Une certaine émotion l'étreignait… Son amie avait dit qu'il fallait qu'elles parlent ! De quoi voulait-elle donc parler ? Ce genre de phrase est l'annonce d'une discussion sur un sujet grave… Leur relation était-elle en cause ? Avait-elle appris qu'elle avait une relation avec LUI ?

La jeune femme ne put s'empêcher de faire le tour du salon, en se serrant les bras, frissonnant sous le coup d'une brusque sensation de froid… Elle alluma une cigarette qu'elle éteignit aussitôt, son amie n'aimait pas l'odeur du tabac ! Son

amie… elle vit défiler sous ses yeux les images de la première fois… Elles s'étaient donné rendez-vous en ville pour faire les magasins… quoi de plus banal entre femmes ! Puis S. lui avait proposé de venir jusqu'à sa maison pour prendre un thé ou un café. Elle lui avait fait visiter sa très belle demeure et elles avaient fini dans sa chambre. Feutrée, d'une élégance fine et très chaude celle-ci l'avait immédiatement séduite… Tout naturellement S. lui avait parlé de son lit en s'y vautrant voluptueusement :

– Essaye-le… Tu vas voir, il est doux comme une fourrure et confortable comme un hamac…

« Elle » s'était laissée tentée et avait profité de cette couche accueillante. S. s'était alors rapprochée d'elle, avait commencé à lui embrasser le front, puis les joues, puis le cou et avait fini par le plus doux baiser qui soit sur ses lèvres… Totalement paralysée par la surprise, elle s'était laissé faire, renonçant presque à se défendre… Mais presque seulement, tellement c'était doux et agréable. Puis, dans un élan dont elle ne se serait jamais crue capable, elle-même avait saisi S. par les épaules et l'avait embrassée goulûment… Elles avaient fait l'amour pour la première fois et cela avait été une révélation stupéfiante ! « Elle » n'avait jamais fait cela avec une femme et était bouleversée par l'état dans lequel cela l'avait laissée… Depuis des mois elles se revoyaient régulièrement pour des ébats toujours plus fougueux et osés, tantôt chez l'une tantôt chez l'autre !

Et puis il y a trois jours il y avait eu ce coup de téléphone de S… Gagnant la salle de bains du rez-de-chaussée, le miroir qui occupait tout le panneau lui renvoya une image qu'elle jugea peu flatteuse ! Son visage était pâle, ses yeux cernés… Décidément elle n'avait pas une mine très réjouissante. « Elle » ouvrit l'armoire à glace et prit son nécessaire de maquillage. Faisant les retouches qui lui paraissaient nécessaires et repassant le tube de rouge sur ses lèvres, elle se regarda à nouveau… c'était mieux ! Regagnant son fauteuil préféré dans le salon, elle s'y laissa tomber, croisa les jambes et se remit à penser… Feraient-elles l'amour aujourd'hui ? « Elle » en avait très envie… de plus en plus envie mais elle n'était pas sûre que celle-ci fut partagée… Elle serait bientôt fixée, pensa-t-elle, en entendant un bruit de moteur s'arrêter devant la porte d'entrée de la maison. Elle se leva pour accueillir la visiteuse. Celle-ci l'embrassa à peine en passant le seuil de l'entrée. Laissant tomber son manteau sur le fauteuil de service elle alla directement au salon et prit possession du canapé…

– Je te l'ai dit, nous devons parler…

– Que veux-tu dire, répondit la maîtresse de maison en se laissant

tomber aussi sur le convertible…

– Je veux qu'on arrête !

– Qu'on arrête quoi, répartit de mauvaise foi la maîtresse de

maison :

– Ne fais pas l’âne en plus… notre relation !

– Qu’est-ce qui te prend, reprit l’autre, tu ne m’aimes plus, t’ai-je

fait quelque chose qui t’aurait contrariée ?

– Tu sais très bien… rétorqua la visiteuse en ajustant sa jupe sur ses

genoux…

– Non, que veux-tu dire ?

Ne fais pas l’idiote, tu as une liaison avec LUI ! C’est un comble !

– Mais je…

– Ne le nie pas ! Il me l’a dit !

La jeune femme baissa la tête et resta silencieuse. L’autre revint à la charge :

– Ah, tu vois, tu ne dis rien, tu le reconnais !

– C’est vrai… mais j’y étais obligée…

– En plus tu te fous de moi ! Non mais, tu te rends compte ? Et tu disais m’aimer !

« Elle » essaya de prendre son amie dans ses bras, l’autre la repoussa presque violemment. Mais « Elle » ne lâcha pas prise, essayant d’entourer son corps de ses bras et tentant de l’embrasser.

– Laisse-moi t’ai-je dit, tu es une vrai garce, reprit la visiteuse en essayant même de la gifler,

– Mais S., tu es folle qu'est-ce qui t'arrive, pourquoi cette dureté avec moi ?

– Je te l'ai dit tu es une catin ! Non seulement tu me trompes, mais en plus, tu me prends mon mari depuis plusieurs mois ! Tout est fini entre nous ! Je te quitte et tu as intérêt à arrêter de t'occuper de lui sinon…

– Mais sinon quoi ? Reprit la maîtresse de maison, je te l'ai dit, je me fous complètement de lui, c'est toi qui compte… toi seule !

– L'idée que tu te sois donnée à lui et que tu continues malgré notre amour m'est insupportable !

– Mais tu te donnes bien à lui, toi !

– Mais tu es folle ! Cela n'a rien à voir ! C'est mon mari !

– Comment veux-tu que je me refuse à lui ! Si tu crois que j'y prends du plaisir… Mais c'est le prix à payer ! Je suis sa femme, il paye tout, moi je n'ai rien…

Les deux femmes s'étaient éloignées l'une de l'autre pendant cet échange… Face à la fenêtre, frissonnante, « Elle » tournait le dos à S. quand tout d'un coup elle se rapprocha d'elle et l'enlaça à nouveau, tentant de lui arracher un baiser. L'autre se débattait, mais plus elle le faisait plus « Elle » la couvrait de baisers et la serrait plus fort. Leur lutte les entraîna vers le divan où elles tombèrent toutes deux dans une confusion de bras et de jambes qui s'agitaient,

violemment… Tout à coup S. brandit un petit revolver chromé qu'elle avait réussi à prendre dans son sac :

– Arrête ou je te tue !

Un moment « Elle » s'était écartée… regardant son amie, puis, ignorant la menace, se jeta sur S, pour l'enlacer…

***

Les époux Nemours, la soixantaine généreuse, se promenaient, bras dessus bras dessous, comme tous les jours, sur cette route qui faisait le tour du village. C'était leur marche digestive après le déjeuner… Pour rester en forme comme disait leur médecin.

Ils se serraient l'un contre l'autre, il ne faisait pas très chaud.

– Tu as entendu, dit le monsieur à la dame en s'arrêtant pour tendre l'oreille…

– Non, quoi ? Tu entends des voix ?

– Chut, écoute…

– … ?

– On aurait dit un coup de feu, reprit le mari…

– Mais non tu dérailles ou tu deviens sourd et tu imagines des bruits…

– Je te dis que j'ai parfaitement entendu un bruit qui ressemblait à un coup de feu… un petit calibre sûrement car le bruit était faible…

– Allons, viens, tu as dû entendre une branche cassée sous le poids d'un animal partons !

Le couple s'éloigna un peu plus vite qu'ils n'étaient arrivés, et un peu plus serrés l'un contre l'autre… Mais le mari se retourna plusieurs fois vers la maison et força même son épouse à s'arrêter deux fois pour écouter, puis repartit en hochant la tête…

L’auto

Toulouse, Novembre 1975

Il gèle. Mes doigts collent sur le métal pendant que j’essaie d’ouvrir le coffre de la voiture. À peine ouvert, une odeur insupportable de pourriture me saute aux narines et j’ai besoin de toutes mes forces pour ne pas hurler de dégoût !

Je ferme instinctivement les yeux. L’image atroce s’est incrustée sur ma rétine : Monnie est là, allongée sur le dos… recroquevillée dans le coffre… ce qui reste de sa tête n’est qu’un amas de chairs sanguinolentes, elle n’a plus de visage… d’affreux débris mêlés à ses cheveux… elle serait méconnaissable si elle ne portait pas cette robe vert sombre qui m’est familière !

Elle n’a pas de manteau… sa robe remonte sur ses cuisses blanches, très haut, jusqu’à son pubis nu… Pourquoi nu ? Je reste paralysé, assommé, anéanti !

Mon estomac se soulève dans un spasme. Je m’épuise dans un effort surhumain pour rabattre le coffre de la voiture, mes jambes ne me portent plus, la sueur coule de mon front dans mes yeux. Je ferme les yeux, ma tête tourne… tout bascule…